

La Femme rompue de Simone de Beauvoir : Réécriture ou dépassement de *Princesses de science* de Colette Yver ?

Doctorante Tiphaine Martin

Université Denis Diderot - Paris 7, France

Abstract: During her childhood, Simone de Beauvoir had been influenced by her father's vision of women, and particularly by his definition of women's devotion, which came from the books he had read on this topic. It was not from a feminist point of view, but from a patriarchal one. Beauvoir's father suggested to his daughters, according to Simone de Beauvoir's *Memoirs of a Dutiful Daughter*, the example of Colette Yver's heroines, who, according to Beauvoir's recollections in her autobiography, preferred the marital home to what she saw as arid intellectuality. Fortunately, neither Simone nor Hélène de Beauvoir did follow or adopt this internalised paternalist way. However, Simone de Beauvoir made the best use of Colette Yver's books, writing a short story – when she was already more than middle-aged – “The Broken Woman” which can be reminiscent of Colette Yver's “Princesses of Science”. We would like to show how Simone de Beauvoir deconstructed Yver's novel in order to serve her own feminist agenda at the time : how to offer freedom to women instead of the illusory marital comfort and “bliss”, even though such an option – a way out – could seem arduous and much harder to achieve.

Mots-clés : Simone de Beauvoir, féminisme, Colette Yver, discours anti-féministe, personnages féminins

Pendant son enfance, Simone de Beauvoir a été influencée par la vision de son père sur les femmes, et notamment par sa définition du devoir féminin, qui provenait de ses lectures. Georges de Beauvoir a donné en exemple à ses filles, selon les propos rapportés par Simone de Beauvoir dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, les héroïnes de la romancière Colette Yver. Ces personnages féminins plaisent au père de Simone de Beauvoir¹ : « (...) il admirait la sagesse des romans de Colette Yver où l'avocate, la doctoresse, finissent par sacrifier leur carrière à l'harmonie du foyer (...) ». Ni Simone ni sa sœur cadette Hélène n'ont suivi cette voie paternaliste. Cependant, Simone de Beauvoir s'est inspirée d'un des romans de Colette Yver, *Princesses de science*, pour une de ses nouvelles publiée en 1968, *La Femme rompue*.

Nous aimerions analyser la manière dont Simone de Beauvoir change totalement le sens de l'œuvre de Colette Yver, après l'avoir prise comme base de sa nouvelle. Nous étudierons, dans un premier temps, *Princesses de science* comme l'intertexte de « La Femme rompue », afin d'en dégager les différences et les ressemblances, ce qui nous permettra de répondre, quoique incomplètement, à notre question de départ : s'agit-il d'un simple duplicata de Colette Yver ou Simone de Beauvoir réécrit-elle véritablement *Princesses de science*, même dans les ressemblances avec son modèle ? Dans un deuxième temps, nous comparerons les deux fins choisies par les auteures, dans le dessein de distinguer quelle conclusion est la plus libératrice pour les héroïnes, et, par conséquent, pour les lectrices. Dans un troisième temps, nous verrons de quelle façon Simone de Beauvoir dépasse le roman de Colette Yver, en ajoutant une dimension d'oppression économique à son tableau d'un couple en crise, dimension que Colette Yver veut ignorer, au moins après le mariage².

Nous commencerons par un bref rappel des récits des deux œuvres. *Princesses de science*, publiée en 1907³, a pour cadre le Paris du début du vingtième siècle. Comme son titre l'indique, les personnages évoluent dans le milieu médical. Un étudiant, Fernand, demande en mariage une étudiante, Thérèse, fille d'un célèbre professeur de médecine, mais à la condition qu'elle renonce à ses études⁴. Dans un premier temps, elle refuse nettement⁵, de même qu'elle refuse ultérieurement de travailler uniquement dans un laboratoire que Fernand lui installerait à domicile⁶. Après s'être longuement débattu, il accepte qu'elle garde son métier⁷, et ils se marient⁸. Après un an de mariage, ils ont un fils, qui meurt par la faute de Thérèse, car elle a refusé de l'allaiter, et la nourrice a infecté le bébé par un mélange de lait et d'eau non bouillie⁹.

Fernand se détache peu à peu de son foyer, déserté par Thérèse, trop prise par sa vie de labeur¹⁰. Il se console auprès d'une femme au foyer, veuve d'un de ses patients, qui a un fils de cinq ans¹¹. Lorsque Thérèse, vaincue, finit par abdiquer, et renonce à la médecine¹², elle va

voir l'« amie » de son mari (amie qui n'est pas sa maîtresse) et elle lui demande de lui laisser son mari¹³. Thérèse console son mari de la perte de cette amie, et elle lui promet de rester désormais au foyer et d'être son assistante¹⁴.

La Femme rompue, nouvelle publiée en 1968 dans le recueil homonyme, débute là où se termine *Princesses de science* : une femme au foyer d'une quarantaine d'années, Monique, fille de médecin comme Thérèse, elle-même ancienne étudiante en médecine, épouse d'un médecin célèbre, Maurice, mère comblée de deux jeunes femmes, Colette et Lucienne¹⁵. Au début de la nouvelle, elle se repose aux Salines d'Arc-et-Senans avant de retourner sur Paris rejoindre son mari¹⁶.

C'est alors que la situation bascule pour Monique : son mari lui avoue son adultère avec une jeune avocate pleine d'avenir, Noëllie, une femme de trente-cinq ans, divorcée et mère d'une adolescente de quatorze ans¹⁷. Monique se débat dans cette situation avec une énergie maladroite, et finit par faire une dépression nerveuse. Maurice, de son côté, après avoir tenté de ménager sa femme et sa maîtresse, emménage seul dans un nouvel appartement¹⁸. Monique reste seule dans leur appartement¹⁹. Nous noterons au passage que la fille aînée de Monique et Maurice, mariée à vingt ans avec un ingénieur, se prénomme Colette²⁰, comme la romancière Colette Yver : Simone de Beauvoir s'est sans doute souvenue des conseils de sa devancière qui prônait le retour au foyer après le mariage²¹, et elle a donné son prénom à un des personnages qui suit exactement ces préceptes.

Nous pouvons déjà constater de grandes similitudes entre les deux récits, à soixante ans de distance : même milieu de la médecine, même focalisation sur les problèmes de couple, et sur la dichotomie vie de famille/ vie de travail. Mais qu'en est-il réellement ? A priori, Monique est un personnage digne d'éloges, puisqu'elle suit les préceptes yveriens, qui sont également ceux de la société patriarcale la plus traditionnelle : ce n'est pas une inculte, mais elle s'est volontairement retranchée au foyer²², ce dont Fernand, s'il l'avait connue, la féliciterait, puisque, selon les propos qu'il tient à Thérèse²³ : « (...) ce bonheur que je souhaite, il est de tous les temps, parce qu'il est sain et naturel. La femme est faite pour la maison. (...) Je ne suis pas un rétrograde cependant ; je veux les femmes libérées, lucides et pensantes. (...) J'aime votre lumineuse pensée, j'en suis orgueilleux, mais je réclame d'en jouir seul. » Dans *La Femme rompue*, Maurice ne tarde pas à reprocher à Monique cette situation²⁴ : « Mais Monique ! m'a-t-il dit d'un air stupéfait. J'ai énormément insisté, il y a sept ans, pour que tu prennes ce secrétariat à la *Revue médicale*. C'était dans tes cordes (...) : tu n'as pas voulu ! » Nous noterons que Maurice n'a proposé ce travail de secrétariat (n'oublions pas que Monique a fait des études de médecine, pas de secrétariat²⁵) qu'après de longues années de mariage, après avoir profité durant de longues années d'une femme au foyer, sans, d'après les propos de Monique, remettre en question cette situation traditionnelle.

La situation des personnages de *La Femme rompue* est presque l'inverse de celle de *Princesses de science* : Maurice semble souhaiter que sa femme travaille, mais dans un emploi subalterne, et non en concurrence avec lui. Il n'est pas question qu'elle ait des prétentions plus hautes, et il ne s'est soucié de faire travailler sa femme à l'extérieur qu'à partir du moment où il a commencé à avoir des maîtresses²⁶.... Nous noterons pour finir que Noëllie est avocate, pas médecin. Fernand, quant à lui, refuse cette situation de toutes ses forces, et il n'aura de cesse que sa femme soit acculée à l'abandon de son métier²⁷. Mais l'introduction d'un épisode adultérin dans les deux œuvres change totalement l'orientation du récit. En effet, la tentation adultérine de Fernand auprès d'une jeune veuve qui a un petit garçon, ainsi que ses attentes d'un foyer fermé sur lui-même, est expliquée par « l'égoïsme » (le mot revient à plusieurs reprises dans le texte²⁸) de son épouse trop occupée par son métier de « doctoresse ». Une lecture superficielle de *La Femme rompue* peut laisser perplexe : pourquoi Maurice quitte-t-il Monique, une femme si « authentique »²⁹? Simone de Beauvoir fait état des réactions indignées de ses lectrices³⁰ : « S'identifiant à l'héroïne, elles lui attribuaient toutes les vertus et elles s'étonnaient qu'elle restât attachée à un homme indigne ; leur partialité indiquait qu'à l'égard de leur mari, de leur rivale, et d'elles-mêmes, elles

partageaient l'aveuglement de Monique. » Elle indique ensuite qu'elle ne partage pas leur point de vue³¹ : « Leurs réactions reposaient sur un énorme contresens. »

Selon ses propos, l'adultère est le symbole de la libération pour Maurice, libération du poids qu'est devenue Monique, à son insu³² : « J'ai choisi pour héroïne une femme attachante mais à l'affectivité envahissante (...). [Son mari] s'éprenait très sérieusement d'une avocate plus ouverte, plus vivante que sa femme et beaucoup plus proche de lui. Peu à peu, il se libérait de Monique pour recommencer une nouvelle vie. »

Au-delà des ressemblances, les propos tenus par les deux écrivaines est différent. Colette Yver prône le « retour au foyer » après, éventuellement, des études³³, tandis que Simone de Beauvoir montre l'enfer conjugal que devient, pour la femme, un foyer uniquement tourné vers lui-même. Simone de Beauvoir a repensé le roman de Colette Yver, ce qui donne à *La Femme rompue* ce côté superficiel de roman à l'eau de rose, daté, comme ceux de Colette Yver, ce qui a été noté par les critiques mais mal analysés par eux³⁴ : « M. Bernard Pivot s'est hâté de déclarer (...) que puisque *La Femme rompue* paraissait dans un journal féminin, c'était un roman pour midinettes, un roman à l'eau de rose. L'expression a été reprise dans de nombreux articles, alors que je n'ai jamais rien écrit de plus sombre que cette histoire (...). » Simone de Beauvoir détourne le roman de Colette Yver, elle ne le duplique pas. L'auteure du *Deuxième Sexe*, quoiqu'ayant décrit dans sa une situation nouvelle *a priori* semblable à celle de *Princesses de science*, va au-delà, et elle met au jour la tromperie que constitue une vie tournée uniquement sur le foyer.

Après avoir montré les ressemblances entre les deux œuvres, nous aimerions étudier les fins choisies par les deux auteures. Faut-il considérer la fin de *Princesses de science* comme véritablement heureuse, et, *a contrario*, la conclusion de *La Femme rompue* comme tragique, qui ne laisserait aucune échappatoire à son héroïne ? Rappelons que le roman de Colette Yver se clôt sur la vision du couple principal enfin réconcilié, symbolisé par une dernière image d'un couple de pigeons se becquetant amoureusement³⁵. Monique, femme rompue, brisée, dépressive, reste, quant à elle, seule dans son appartement anciennement conjugal, à fixer la porte³⁶.

Mais Thérèse achète son bonheur à un prix qui semble excessif. En effet, la romancière elle-même pointe la passion de son héroïne pour son métier de médecin³⁷. Le combat que Thérèse mène contre elle-même afin de rentrer au foyer, elle que les soins du foyer ont toujours ennuyé, est également relaté en détail par l'auteure³⁸. Le lecteur ne peut qu'être dubitatif devant son abdication. En effet, Fernand s'était suffisamment attaché à la jeune veuve pour songer à divorcer de Thérèse et épouser son amie³⁹. L'image du couple d'oiseaux heureux ouvre certes une perspective radieuse pour l'avenir du couple Fernand-Thérèse, mais les fortes ressemblances que nous avons pointées entre ce couple et le couple Monique-Maurice porte à s'interroger : et après ? Thérèse se transformera-t-elle en une femme d'intérieur parfaite ? Et Fernand, à l'instar de Maurice, ne finira-t-il pas par être séduit par ses infirmières ? Signalons que ce dénouement a laissé plus d'un critique dubitatif, notamment le critique (anonyme, malheureusement), de la revue *La Liberté d'opinion*⁴⁰ : « Renoncement tardif, et surtout vain, parce qu'il n'est pas sincère. Cette princesse de science n'est qu'une vaincue. »

À l'inverse, la conclusion de *La Femme rompue* est *a priori* sombre et désespérée, selon les propres termes de Simone de Beauvoir⁴¹. Monique a perdu tous ses repères, et son petit monde bien ordonné s'est irrémédiablement écroulé. Cependant, la conclusion est plus ouverte qu'il n'y paraît. Après avoir passé son temps à ratiociner sur son malheur, à analyser sans fin le passé et le présent, Monique décide de rester seule dans son appartement⁴² : « Je n'ai pas voulu que Colette reste dormir : il faudra bien que je m'habitue. » Pour la première fois depuis le début de la nouvelle, elle semble se prendre en main. Au début de la nouvelle, Monique s'offrait, par l'écriture de son journal intime, une image complaisante d'elle-même et de sa famille⁴³. La solitude n'était qu'un jeu, une manière de se voir soi-même seule, détachée de toute contingence matérielle, pensant avec bonheur au passé, tout en flottant entre

deux espace-temps sur fond de Mozart, dans un lieu imposant⁴⁴. A la fin de la nouvelle, Monique accepte sa peur de la solitude, mais elle refuse les mensonges qu'elle s'est racontée pendant de longues années au sujet de son bonheur conjugal et familial⁴⁵. Dans le même temps, elle refuse également l'avenir et les projets qu'il peut comporter, mais aussi de se mentir à elle-même sur un possible retour de Maurice au foyer, comme elle l'a tenté peu auparavant⁴⁶. Cette attitude marque déjà une légère avancée vers une responsabilisation⁴⁷ : « Ne pas bouger ; jamais. Arrêter le temps et la vie. Mais je sais que je bougerai. La porte s'ouvrira lentement et je verrai ce qu'il y a derrière la porte. C'est l'avenir. » Monique a également l'honnêteté de ne pas se masquer sa peur, et dans le même temps, de repousser l'aide de sa fille Colette et de son gendre⁴⁸. *La Femme rompue* montre l'inanité de la soumission aux codes sociaux en vigueur dans la société patriarcale, et le mensonge que constitue les discours anti-féministes de type yveriens. Un exemple de ce type de discours est prononcé par Dina, une jeune étudiante en médecine d'origine russe qui épouse un de ses condisciples⁴⁹ : « Si l'on pouvait trouver pour les femmes une profession qui les laisserait travailler chez elles, ce serait le rêve. (...) Je crois que nous ne sommes point pareilles à l'homme ; nous ne sommes près de lui que des "assistantes", comme on dit en Russie ; toute notre raison d'être est là : l'aider à vivre, à être heureux... »

La soumission et l'enfermement au foyer n'apportent pas le bonheur. En outre, une autre des dimensions de l'oppression féminine occultée par Colette Yver est l'oppression économique au foyer. Au tableau idyllique d'une femme au foyer heureuse de son sort, du côté yverien, répond l'analyse tout en finesse et en écriture implicite de l'oppression économique des femmes au foyer, du côté beauvoirien. Simone de Beauvoir lie cette oppression à la dépendance affective des femmes. En effet, la conclusion qui s'impose à la lecture de *Princesses de science* est que les femmes sont sommées, au nom de l'amour conjugal, de ne pas travailler, et de se consacrer uniquement au bien-être marital. Ainsi, Fernand déclare⁵⁰ : « Certes, je trouverais malséant que les hommes refusent encore à celles dont ils n'ont pas voulu devenir les maris le droit d'exercer des professions où elles peuvent vivre indépendantes au même titre qu'eux ; mais, si d'aventure ils les épousent, que tout rentre dans l'ordre, et que l'homme, se faisant le soutien du ménage, comme il est juste, la femme s'abandonne tout entière à sa fonction souveraine, qui est de vivre pour son mari, pour ses enfants. »

Or, *La Femme rompue* montre la faillite d'un tel schéma : Monique se retrouve les mains vides à quarante ans passés. Elle ne travaille pas, bien qu'elle ait fait des études de médecine⁵¹. Elle a arrêté ses études quand elle s'est mariée⁵², tombant dans le piège de l'amour. Ce parcours correspond à la déclaration de Simone de Beauvoir, dans un entretien qu'elle a accordé à Alice Schwarzer en 1976, où elle déclare⁵³ : « A 18 ans, à 20 ans, on se marie par amour, et puis on se réveille à 30 ans - et pour s'en sortir, c'est alors très, très difficile. »

Monique s'appuie sur une décision prise en commun pour justifier cet arrêt⁵⁴. Rappelons que Maurice rappelle à Monique qu'il lui avait proposé un travail sept ans auparavant, mais sans, selon les propos de Monique, lui donner de raisons valables⁵⁵. Mais Monique est également dépendante affectivement des autres personnes⁵⁶, et particulièrement son mari. Cette dépendance est liée à sa dépendance économique, puisque Maurice n'a pas voulu donner à son épouse les moyens de s'éloigner de lui à temps. Monique ne semble plus avoir de prises sur son destin, ce qu'elle lui reproche⁵⁷. Elle n'a pu prendre aucune autonomie financière ni aucune liberté sexuelle. Il est donc tout à fait possible de souscrire à l'opinion de Simone de Beauvoir, lorsqu'elle déclare⁵⁸ : « La société (...) assigne à la femme un rôle autre que celui de l'homme : mais c'est le rôle d'une inférieure et on encourage chez le maître l'idée de sa supériorité. », ce qui est évident dans le discours des personnages de Colette Yver⁵⁹.

L'attitude de Maurice est ambiguë, car il lui a menti pendant des années, puisque son mensonge lui permettait de conserver tous les avantages matériels du mariage, mais il l'a

également manœuvrée de façon à pouvoir vivre sa liaison dans les meilleures conditions possibles. Monique peut être définie comme une sorte de domestique, qui assure la marche quotidienne du foyer. Il est possible à son mari de la quitter du jour au lendemain, lorsqu'elle a fini d'assumer ses fonctions de mère⁶⁰, pour vivre un nouvel amour avec une autre femme. Monique n'a que peu de prises sur les décisions de son mari, même s'il serait abusif de la réduire au rôle de victime totalement passive⁶¹. Cette situation de dépendance affective et financière se reproduit chez sa fille Colette, qui a épousé le « premier venu »⁶², selon ce que déclare sa sœur Lucienne.

Monique met sa fille aînée en garde contre la tentation de se laisser absorber par son foyer et par son mari, mais en vain⁶³. Cependant, assister à la crise du couple parental l'amènera, peut-être, à réfléchir... Lucienne, elle, s'est réfugiée, semble-t-il, dans la pure intellectualité et dans les aventures de passage, selon les paroles que cite sa mère⁶⁴ : « Moi, dès que je commence à m'attacher à un type, j'en prends un autre. » Monique blâme cette attitude et elle est méfiante quant au bonheur que peut apporter un tel comportement⁶⁵ : « Travail, sorties, brèves rencontres : je trouve cette existence aride. (...) Il y a quelque chose de raide, presque d'ingrat, dans ses manières. » Lucienne serait donc comme la « doctoresse Lancevelée⁶⁶ », personnage de *Princesses de Science*, qui « (...) vivait égoïste, satisfaite et sans regrets (...) »⁶⁷, et qui se donne à un collègue⁶⁸, tout en refusant de l'épouser⁶⁹. Colette Yver blâme donc l'attitude d'une femme qui fait usage de sa liberté affective, et qui ne se fait entretenir financièrement par aucun homme. Monique, personnage de Simone de Beauvoir, est dans une optique identique, ce qui éclaire sous un autre jour ses protestations sur la liberté sexuelle que son mari et elle auraient accordée à leurs filles⁷⁰. Le niveau inconscient qu'elle couche sur le papier est fort intéressant de ce point de vue...

La mise en lumière de l'oppression économique des femmes est donc indirecte chez Simone de Beauvoir, quoique présente. Ainsi, non seulement Simone de Beauvoir a réécrit selon une optique véritablement féministe le roman de Colette Yver, mais elle a surtout montré les failles de *Princesses de science*, en choisissant un fait banal et général, la séparation d'un couple. Simone de Beauvoir y a montré le coût du renoncement à l'activité salariale et intellectuelle. La focalisation sur un être (mari) et à la vie par procuration (mari et filles) se paye ici au prix fort, par l'abandon et la solitude. L'écrivaine a également montré, par aporie⁷¹, qu'un autre moyen de vivre était possible, même s'il semble douloureux⁷². Elle dépasse le roman de Colette Yver en y ajoutant une dimension économique. Les deux romans portent la marque des convictions de leurs auteures, avec plus de subtilité dans l'écriture de l'aporie et de l'incompréhension à se comprendre soi-même et les autres pour Simone de Beauvoir, plus de lisibilité au niveau du discours anti-féministe pour Colette Yver. A la lectrice de prendre ses responsabilités...

Notes

[1] Beauvoir, S. de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Folio, 1999, page 145. Cf. aussi Beauvoir, S. de, *idem*, page 245

[2] Colette Yver réclame, il est vrai, du travail pour les jeunes filles sans dot et/ou sans mari. Cf. par exemple ses propos rapportés par André Rigaud. Rigaud, A., « Les princesses de science- Conférence par Mme Colette Yver », *La Revue des Annales*, 27 février 1924, s.p

[3] Il a reçu le Prix Fémina.

[4] Yver, C., *Princesses de science*, Calmann-Lévy, 1947, pages 11-16. Abrégé en *PS*

[5] *PS*, 17, 19-20

[6] *PS*, 24-25

[7] *PS*, 55

[8] *PS*, 60

[9] *PS*, 149-150

[10] Cf. par exemple *PS*, 154-155, 199,

[11] Cf. par exemple *PS*, 194-198, 199-202, 215-220, 224-225

[12] *PS*, 236-244

[13] *PS*, 251-254

- [14] *PS*, 255-256
- [15] Beauvoir, S. de, « La Femme rompue », in Beauvoir, S. de, *La Femme rompue*, Folio, 1999, pages 122, 128, 195. Abrégé en *FR*
- [16] *FR*, 121-123
- [17] *FR*, 131-132, 136, 154-155
- [18] *FR*, 242-244, 252
- [19] *FR*, 252
- [20] *FR*, 139, 250
- [21] Cf. le compte-rendu d'une des conférences données par Colette Yver en 1924. Le journaliste André Rigaud y rapporte les propos tenus par la romancière catholique : « Mais les exigences d'une profession libérale se concilient mal avec la vie conjugale. La femme devra sacrifier l'une ou l'autre, se vouer au célibat ou sacrifier son métier à son foyer, car, conclut Mme Colette Yver, " on ne lésine pas avec l'amour". » Rigaud, A., « Les princesses de science-Conférence par Mme Colette Yver », *op. cit.*.
- [22] *FR*, 159
- [23] *PS*, 12-13
- [24] *FR*, 155-156, 157-158, 205
- [25] *FR*, 195
- [26] *FR*, 187
- [27] *PS*, 233-235
- [28] Cf. par exemple *PS*, 59, 198
- [29] Selon les propos que Monique prête à Maurice lors de leurs premières années de mariage. *FR*, 157
- [30] Beauvoir, S. de, *Tout compte fait*, Folio, 1999, pages 177-178
- [31] Beauvoir, S. de, *Tout compte fait*, *op. cit.*, page 178
- [32] Beauvoir, S. de, *Tout compte fait*, *op. cit.*, page 175
- [33] *PS*, 241-242. Cf. aussi *PS*, 16
- [34] Beauvoir, S. de, *Tout compte fait*, *op. cit.*, page 178
- [35] *PS*, 256. Cette image est souvent présente dans le roman, toujours associé au couple Fernand/ Thérèse. Cf. par exemple *PS*, 119. Nous noterons pour finir que c'est LE pigeon qui câline LA pigeonne...
- [36] *FR*, 252
- [37] *PS*, 20. Cf. aussi *PS*, 167-168, 193
- [38] *PS*, 37. Cf. aussi *PS*, 168-169, 171
- [39] *PS*, 245
- [40] X., « Une nouvelle romancière. Colette Yver. Les Cervelines. Comment s'en vont les Reines. Princesses de science. », *La Liberté d'opinion*, Avril-Mai 1907, page 94
- [41] Beauvoir, S. de, *Tout compte fait*, *op. cit.*, page 178
- [42] *FR*, 252
- [43] *FR*, 122-123. Cf. Powrie Ph., « A Postscript on *La femme rompue* », *The Modern Language Review*, Vol. 87, No. 2 (Apr., 1992), page 324
- [44] *FR*, 121-122
- [45] *FR*, 251
- [46] *FR*, 244
- [47] *FR*, 252
- [48] *FR*, 252
- [49] *PS*, 47-48, 96
- [50] *PS*, 16
- [51] *FR*, 128
- [52] *FR*, 195
- [53] Schwarzer, A., *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, Mercure de France, 1984, pages 76-77
- [54] *FR*, 158
- [55] *FR*, 197, 205, 206
- [56] Cf. *FR*, 122, 126, 130, 148, 149, 173, 193, 195, 206, 207, 236, 247
- [57] *FR*, 197, 205, 206
- [58] Beauvoir, S. de, « Réponse à quelques femmes et à un homme », *Le Nouvel Observateur*, N°32, 6-12 mars 1972, page 41, in Zéphir J. J., « Simone de Beauvoir et la femme : féminisme authentique ou misogynie inconsciente ? », *Simone de Beauvoir Studies*, 1983, Volume 1, page 16 et note page 20
- [59] Cf. par exemple *PS*, 158
- [60] *FR*, 197
- [61] Pour une analyse plus détaillée, nous renvoyons à notre travail sur « Du *Deuxième Sexe* à *La Femme rompue* : une double écriture féministe »
- [62] *FR*, 250
- [63] *FR*, 216
- [64] *FR*, 246
- [65] *FR*, 249

[66] L'ensevelie ? L'écervelée ?

[67] *PS*, 59

[68] *PS*, 182-183

[69] *PS*, 184-185

[70] *FR*, 161. Monique se focalise ici sur Colette, mais il est logique qu'elle pense à ces deux filles.

[71] Cf. par exemple le personnage de Noëllie, active mais snob, ou le portrait de la femme de ménage de Monique. Cf. notre travail sur « Du *Deuxième Sexe* à *La Femme rompue* : une double écriture féministe »

[72] Encore un chemin de pierre qui se changerait en chemin de roses ? Cf. Beauvoir, S. de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Folio, 1999, page 200. Dans « La Femme rompue », le chemin de pierre est le chemin qui mène à l'autonomie, contrairement à l'exemple cité par la mémorialiste.

Bibliographie

Ouvrages

Bard, Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, Fayard, 1999

Beauvoir, Simone de, *La Femme rompue*, Folio, 1999

Beauvoir, Simone de, *La Femme rompue*, burins d'Hélène de Beauvoir, Gallimard, 1967

Beauvoir, Simone de, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Gallimard, 1958, rééd. Folio, 1999

Beauvoir, Simone de, *Tout compte fait*, Gallimard, 1972, rééd. Folio, 1998

Ophir, Anne, *Regards féminins. Condition féminine et création littéraire*, Denoël/ Gonthier, 1976

Schwarzer, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, Mercure de France, 1984

Yver, Colette, *Dans le jardin du féminisme*, Calmann-Lévy, 1920

Yver, Colette, *Princesses de science*, Calmann-Lévy, 1947

Articles

Astarita Patterson, Yolanda, « Simone de Beauvoir and the Demystification of Motherhood », *Yale French Studies*, 1986, N°72, pages 87- 105

Bertrand-Jennings, Chantal, « *La Femme rompue* de Simone de Beauvoir: naissance d'un sujet éclaté », *Temps Modernes*, février-mars 1997, N°592, pages 114 à 132

Piatier, Jacqueline, « Le démon du bien. *La Femme rompue* de Simone de Beauvoir », *Le Monde*, 24 janvier 1968, supplément au numéro 7163, pages 10 et 11

Powrie, Phil, « A Postscript on *La femme rompue* », *The Modern Language Review*, Avril 1992, Volume 87, N°2, pages 320-329

Rigaud, André, « Les princesses de science- Conférence par Mme Colette Yver », *La Revue des Annales*, 27 février 1924, s.p

Zephir, Jacques J., « Simone de Beauvoir et la femme : féminisme authentique ou misogynie inconsciente ? », *Simone de Beauvoir Studies*, 1983, Volume 1, pages 7-20

Zephir, Jacques J., « Féminisme et littérature dans l'œuvre de Simone de Beauvoir », *Simone de Beauvoir Studies*, 1984, Volume 2, pages 13 à 23

Zephir, JACQUES J., « Importance des écrits féministes postérieurs au *Deuxième Sexe* », *Simone de Beauvoir Studies*, 1984, Volume 2, pages 118-147